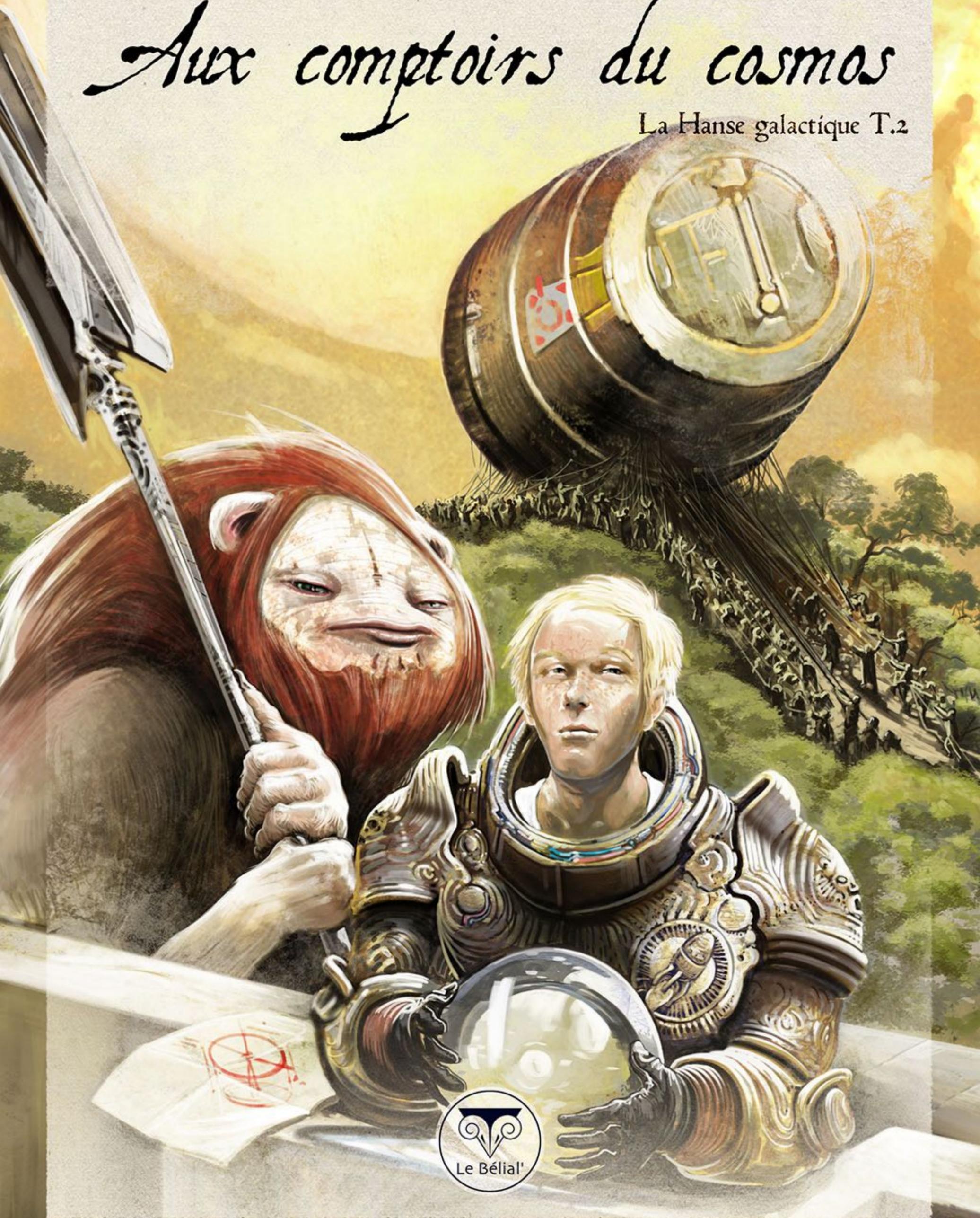


Poul Anderson

Aux comptoirs du cosmos

La Hanse galactique T.2



Poul Anderson

Aux comptoirs du cosmos

- La Hanse galactique T.2 -

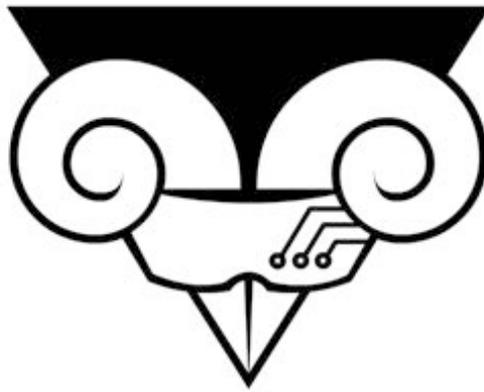
Ouvrage publié sous la direction de
Jean-Daniel Brèque & Olivier Girard



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 1961, 1963, 1966, 1970 & 1974 by Poul Anderson

« A Chronology of Technic Civilization », © 2008, by Sandra Miesel

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Daniel Brèque

© 2017, le Bérial', pour la présente édition

Couverture © 2017, by Nicolas Fructus

ISBN : 978-2-84344-795-2

Parution : juin 2017

Version : 1.0 — 22/05/2016

Avant-propos

Avec ce deuxième volume de « La Hanse galactique », Nicholas van Rijn, le prince-marchand, est rejoint par deux autres personnages qui joueront un rôle crucial dans le reste du cycle. On découvre David Falkayn alors qu'il n'est qu'un jeune apprenti au service de la Compagnie solaire des épices et liqueurs. Mais aux âmes bien nées... Les deux exploits qu'il accomplit ici lui vaudront dans le prochain opus de disposer d'un astronéf sophistiqué, doté d'un ordinateur de bord d'un genre spécial, et d'un équipage de choc.

Dans cet équipage figurera Adzel, originaire de la planète Woden, qui, ici, n'est encore qu'un étudiant dans une Californie dont l'auteur ne se prive pas de railler les prétentions intellectuelles.

Et, bien entendu, van Rijn est là, fidèle au poste, démontrant une fois de plus que c'est un homme qui compte — à tous les sens du terme.

On remarquera que les récits réunis ici — à l'exception du dernier — ont une tonalité parfois différente de celle qu'on trouve d'ordinaire chez Poul Anderson. Cela s'explique par l'historique de leur publication. Notre auteur était un fidèle d'*Astounding* (plus tard *Analog*), la revue du redoutable John W. Campbell Jr (1910-1971), et lui a réservé l'exclusivité de ce cycle jusqu'à son décès. On ne s'étonnera donc pas de trouver en ces pages ce qu'on appelait des « *problem stories* » typiques d'une certaine SF classique : le héros, confronté à un danger ou à une énigme, doit utiliser toutes les ressources de son intelligence (et de son imagination) pour se tirer d'affaire.

De la « *problem story* » à l'enquête policière, le pas est aisément franchi. L'amour de Poul Anderson pour ce genre est bien connu et se manifeste ici par quelques clins d'œil — l'identité qu'emprunte Falkayn à un moment donné renvoie au Saint de Leslie Charteris ; l'un des personnages porte le même patronyme que Trygve Yamamura, détective privé auquel notre auteur a consacré trois romans — mais aussi par une authentique énigme en chambre close sur laquelle plane l'ombre de

Sherlock Holmes — quoique van Rijn évoque davantage un Nero Wolfe qui aurait troqué ses orchidées contre les plaisirs de la chair.

Rendez-vous l'année prochaine pour un nouveau volume intitulé *Les Coureurs d'étoiles*.

Dans le temps ou dans l'espace, l'aventure n'est pas finie...

Jean-Daniel Brèque,

2017

Prélude :

Note sur les leitmotive

TOUT LE MONDE LE SAVAIT hormis les ignares en matière scientifique : il est impossible d'exploiter l'énergie du noyau atomique. Puis on a découvert la fission de l'uranium.

Il était facile de démontrer que la température d'un projecteur d'énergie — le « pistolet à rayons » des romans populaires — serait nécessairement plus élevée à la source qu'à la cible, ce qui le rendrait inutilisable. Puis on a inventé le laser.

De toute évidence, un astronef doit expulser de la masse pour accroître sa vitesse, et son équipage doit supporter la pression gravifique excepté durant les phases d'apesanteur, sans compter qu'il est hors de question d'envisager des manœuvres semblables à celles d'un bateau ou d'un aéronef. Puis on a trouvé des iconoclastes qui ont découvert un moyen de produire des champs gravifiques artificiels, positifs comme négatifs.

Les étoiles sont clairement hors de notre portée, à moins d'être prêt à se traîner à une vitesse infraluminique. Les équations d'Einstein le prouvent sans l'ombre d'un doute. Puis on a découvert l'hypersaut quantique et, soudain, les vaisseaux plus rapides que la lumière grouillaient dans ce bras de la Galaxie.

L'une après l'autre, les impossibilités attestées se sont évaporées, les lois de la nature les plus fondamentales se sont révélées posséder des clauses en petits caractères, les barreaux emprisonnant nos capacités ont cédé devant des scies pleines d'irrévérence. Il est audacieux celui qui affirme qu'il existe un savoir d'une absolue certitude ou un but à jamais inaccessible.

Je suis l'un des cinglés de cette catégorie. Je déclare ici, formellement et sans équivoque, que certains faits sont éternels. Certes, ils sont de nature humaine. *Mutatis mutandis*, ils s'appliquent

probablement à toutes les races intelligentes de toutes les planètes habitées de l'univers ; mais je n'insisterai pas sur ce point. Ce que je déclare, c'est que l'homme, l'enfant de la Terre, vit en fonction de certains principes immuables.

Parmi eux figurent :

1. La loi de Parkinson :

(A) Le travail s'accroît jusqu'à occuper toute organisation disponible pour l'effectuer.

(B) Les dépenses augmentent avec les revenus.

2. La révélation de Sturgeon :

Quatre-vingt-dix pour cent de *n'importe quoi* ne vaut rien.

3. La loi de Murphy :

Tout ce qui peut aller de travers ira de travers.

4. La quatrième loi de la thermodynamique :

Tout prend plus de temps et d'argent que prévu.

Cette assertion n'est pas aussi irréfléchie qu'elle le paraît, car de telles caractéristiques se retrouvent dans ma définition de l'homme.

Vance Hall

Commentaires sur la philosophie de Noah Arkwright

La Roue triangulaire

1.

« Non ! »

Rebo Fils-de-Legnor, Gardien des Marches de Gilrigor, s'écarta vivement du dessin comme s'il avait pris vie. « À quoi pensez-vous donc ? hoqueta-t-il. Brûlez ceci ! Tout de suite ! » L'une de ses mains désigna en tremblant le grand brasero, dont les flammes atténuaient quelque peu la pénombre de la salle des audiences. « Allons. Je n'ai rien vu et vous ne m'avez rien montré. Vous comprenez ? »

David Falkayn laissa choir la feuille de papier sur laquelle il venait de dessiner. Elle tomba en voletant sur la table, ralentie par une pression atmosphérique supérieure d'un quart à celle de la Terre. « Que... » Sous l'effet de son trouble, sa voix monta dans les aigus. L'irritation chassa sa crainte. Il redressa les épaules et regarda l'Ivanhoéen dans les yeux. « Que se passe-t-il ? demanda-t-il. Ce n'est qu'un dessin.

– Un dessin du *malkino*. » Rebo frissonna. « Et vous n'êtes même pas des nôtres, et encore moins un Consacré. »

Falkayn le fixa des yeux, comme si un descendant de Terrien comme lui était capable de déchiffrer l'expression d'un visage inhumain. À la lueur rouge terne du crépuscule pénétrant par les étroites fenêtres, Rebo ressemblait davantage à un lion qu'à un homme, sans tenir ni de l'un ni de l'autre. Son corps n'était que grossièrement anthropoïde : un bipède, pourvu de deux bras, mais avec un torse large et ramassé, des membres longs et épais, incliné vers l'avant si bien qu'il se tenait à la même hauteur que Falkayn en dépit de ses deux mètres. Les quatre doigts de chacune de ses mains étaient pourvus d'une phalange de plus que ceux d'un humain ; ses pouces étaient placés à l'extérieur plutôt qu'à l'intérieur ; ses pieds étaient ceux d'un digitigrade. Une fourrure acajou le recouvrait sur tout le corps, mais chaque poil portait de minuscules barbes, de sorte que sa robe évoquait un plumage. Sa tête massive présentait des oreilles rondes, une figure plate, sans nez, où les narines étaient remplacées par des orifices respiratoires sous les mâchoires prognathes, et d'immenses yeux verts au-dessus d'une bouche étonnamment sensuelle, presque féminine. Mais l'impression d'ensemble était dominée par la superbe crinière léonine qui encadrait ses traits et se prolongeait le long de son dos musculeux, jusqu'à la queue dont la touffe

lui fouettait les chevilles. Son short taillé dans une matière écailleuse et son baudrier de cuir accentuaient encore son allure sauvage.

Néanmoins, Falkayn le savait bien, son crâne volumineux abritait un cerveau aussi brillant que le sien. L'ennui, c'est qu'il n'avait pas évolué sur Terre. Et si on ajoutait à son étrangeté innée la culture incompréhensible qui lui avait façonné l'esprit... quelle sorte de communication était donc possible ?

Le jeune homme s'humecta les lèvres. L'air froid et sec d'Ivanhoé les avait gercées. Il s'abstint de poser la main sur son désintérateur, mais il fut rasséréiné d'en sentir le poids sur sa hanche. Sans trop savoir comment, il trouva ses mots.

« J'implore votre pardon si je vous ai offensé. Vous devez comprendre qu'un étranger commet souvent des transgressions par ignorance. Pouvez-vous me dire ce qui ne va pas ? »

Les muscles de Rebo se relâchèrent. Ses yeux, qui voyaient plus loin dans le rouge que ceux de Falkayn, scrutèrent des recoins où le visiteur ne distinguait que des ombres. Il n'y avait personne d'autre dans la salle tout en longueur, y compris derrière les colonnes de pierre aux gravures grotesques. Seules se mouvaient les flammes jaunes crépitant dans le brasero, la fumée âcre du bois de ce monde étranger. Dehors — et comme le dehors lui semblait lointain ! —, Falkayn entendait tonner le vent éternel des hautes terres de Gilrigror.

« Oui, dit le Gardien des Marches, je sais que vous avez agi sans savoir. Quant à vous, ne doutez pas que je vous conserve mon amitié — non seulement parce que vous êtes mon invité du moment, mais aussi parce que vous avez apporté une bouffée d'air frais sur notre terre stagnante.

– Cela n'a rien de sûr, corrigea Falkayn. L'avenir dépend de notre survie, rappelez-vous. Et notre survie dépend de votre aide. » *Bien dit ! se félicita-t-il. Dommage que Schuster ne soit pas là pour m'entendre. Peut-être arrêterait-il de me rabâcher que je dois apprendre le maniement des mots pour être promu marchand.*

« Je ne pourrai pas vous aider si je suis fouetté à mort, répondit sèchement Rebo. Brûlez ceci, j'ai dit. »

Falkayn plissa les yeux pour mieux voir son dessin dans la pénombre. Il représentait un grand chariot à huit roues, conçu pour être tracté par un attelage de huit fastigas. En venant au château depuis l'astronef, il avait savouré d'avance la joie et l'étonnement du noble le découvrant. Finis les « Davy par-ci, Davy par-là » et les « Davy, va chercher », fini l'apprenti et le domestique sans gages de Martin Schuster, Maître polesotechnicien — il deviendrait Falkayn d'Hermès, le Prométhée qui avait fait don de la roue au Larsum. *Qu'est-ce qui a foiré ?*

se demanda-t-il, un peu affolé ; puis, avec l'amertume banale d'un jeune homme de dix-sept ans : *Pourquoi faut-il que ça foire toujours ?*

Néanmoins, il s'avança sur le sol dallé de coquilles et jeta la feuille de papier dans le brasero. Elle s'embrasa et se réduisit en cendres.

En se retournant, il vit que Rebo était apaisé. Le Gardien des Marches prit la carafe posée sur la table, se servit une coupe de vin et l'avalait d'un trait. « Bien, gronda-t-il. Je regrette que vous ne puissiez pas boire avec moi. Il m'est pénible de ne pouvoir offrir de rafraîchissement à mon hôte.

– Vous savez que votre chère est un poison pour ma race, dit Falkayn. C'est une des raisons pour lesquelles nous devons transporter le manufacturier de Gilrigor à notre vaisseau. Pouvez-vous me dire en quoi l'appareil que j'ai dessiné vous offense ? Il est facile à construire. Cet appareil — nous l'appelons un *chariot* — figure parmi les inventions les plus importantes de mon peuple. C'est en grande partie grâce à lui que nous avons cessé d'être des... »

Il se retint juste à temps avant de dire « sauvages » ou « barbares ». La charge héréditaire de Rebo était d'empêcher les tribus répondant à cette description de franchir les monts Kasunian. Le Larsum était un pays civilisé, avec une agriculture, une industrie métallurgique, des villes, des routes, du commerce, une classe de lettrés.

Mais pas de roues. On transportait les fardeaux à dos de sophonte ou d'animal, par bateau, par travois, par traîneau en hiver — jamais par véhicule équipé de roues. Maintenant qu'il y pensait, il se rappela qu'on n'employait même pas de rouleaux.

« L'idée, c'est qu'un objet rond est capable de tourner », bafouilla-t-il.

Rebo traça un signe devant lui. « Mieux vaut ne pas parler de cela. » Il changea d'avis avec une brusquerie de soldat. « Cependant, il le faut. Très bien, d'accord. Le fait est que le *malkino* est trop sacré pour être utilisé à de basses besognes. Le châtiment pour une telle transgression est la mort par le fouet, pour empêcher la colère de Dieu de ravager la terre tout entière. »

Falkayn lutta avec sa compréhension du langage. Les bandes éducatives du *Ça Boume* lui en avaient donné une maîtrise passable, mais elles n'en connaissaient les subtilités sémantiques que dans la mesure où la première expédition sur Ivanhoé les avait déchiffrées ; et ses membres ne s'étaient attardés que quelques semaines. Le mot qu'il traduisait par « sacré » impliquait plus de choses qu'une dévotion d'ordre spirituel. Il recelait une dimension de puissance, de *mana*, d'ineffable. *Peu importe.* « Que signifie *malkino* ?

– Une... une rotondité. Je n'ai pas le droit de faire un dessin, seul un Consacré le pourrait. Mais c'est quelque chose de parfaitement rond.

– Ah ! je vois. Nous appellerions cela un *cercle*, ou une *sphère* s'il s'agit d'un solide. Une roue est circulaire. Eh bien, je suppose que nous pourrions fabriquer des roues légèrement imparfaites.

– Non. » La crinière s'agita. « C'est impossible, sauf si leur imperfection s'accroissait, mais alors elle les empêcherait de fonctionner. Même si les Consacrés l'autorisaient — et je sais fort bien qu'ils n'en feraient rien, tant au nom du dogme qu'à cause de l'hostilité que vous leur inspirez —, les paysans horrifiés s'empresseraient de vous massacrer. » Les yeux de Rebo luisirent en se braquant sur le désintégrateur. « Oui, je sais que vous disposez de puissantes armes qui crachent le feu. Mais vous n'êtes que quatre. À quoi vous servirait votre arsenal contre des milliers de guerriers fondant sur vous depuis les collines et les forêts ? »

Falkayn repensa à tout ce qu'il avait vu à Aesca, puis lors de sa chevauchée le long de la Voie du Soleil, et finalement dans cette forteresse. L'architecture reposait sur des polygones pointus. Les meubles et les ustensiles étaient carrés ou oblongs. Les objets cérémoniels, tels le gobelet en or de Rebo, ne présentaient que des sections elliptiques, en d'autres termes des arcs de cercle inachevés.

La consternation lui noua la gorge. « Pourquoi ? hoqueta-t-il. Pourquoi une telle... figure... est-elle si sacrée ?

– Eh bien... » Rebo s'assit malaisément dans un fauteuil, drapant sa queue par-dessus le dossier. Il caressa le manche à section octogonale de sa hache et évita de croiser le regard de Falkayn. « Eh bien, c'est un antique usage. Je sais lire, bien sûr, mais je ne suis pas un lettré. Un Consacré vous en dirait davantage. Toutefois... le cercle et la sphère sont les signes de Dieu. On les voit dans le ciel. Le soleil et les lunes sont des sphères. Le monde aussi, quoiqu'il ne soit pas parfait ; et les Consacrés disent que les planètes ont la même forme, et que les étoiles sont incrustées dans la grande boule de l'univers. Tous les corps célestes ont un mouvement circulaire. Et puis... eh bien, le cercle et la sphère sont les formes parfaites. N'est-ce pas ? Tout ce qui est parfait est une manifestation directe de Dieu. »

Grâce à ses souvenirs des philosophes grecs de l'époque classique — quoique ayant rompu avec la Terre pour se constituer en grand-duché, Hermès demeurait fière de son héritage et on y enseignait l'histoire de l'Antiquité —, Falkayn arrivait à suivre cette logique. Sa première impulsion était de proclamer : « *Vous vous trompez ! Aucune étoile, aucune planète n'est vraiment sphérique, les orbites sont des ellipses et votre foutue naine rouge ridicule n'est sûrement pas le centre du cosmos. J'y ai navigué et*

je sais ce que je dis ! » Mais Schuster lui avait suffisamment fait la leçon pour qu'il se retienne. Il n'arriverait à rien, hormis raidir encore la position des prêtres et s'attirer peut-être l'hostilité de Rebo, qui tenait à rester son ami.

Comment prouver une affirmation qui allait à l'encontre de trois ou quatre millénaires de tradition ? Le Larsum n'était qu'une modeste nation, isolée du reste du monde par les montagnes, le désert, l'océan et les sauvages déchaînés. On n'y entendait que de vagues rumeurs sur ce qui se passait par-delà les frontières. Du point de vue de Rebo, le plus raisonnable était de supposer que ces êtres sans fourrure et pourvus d'un bec au-dessus des lèvres provenaient de quelque continent lointain. En étudiant les rapports de la première expédition, qui insistaient sur le trouble et l'indignation des Consacrés d'Aesca lorsqu'on leur avait dit que le vaisseau venait des étoiles, et la vigueur avec laquelle ils avaient nié cette possibilité, Schuster avait conseillé à ses hommes d'éviter le sujet. Ce qui importait plus que tout, c'était de foutre le camp de cette planète avant qu'ils ne meurent de faim.

Les épaules de Falkayn s'affaissèrent. « Mon peuple a appris lors de ses périple qu'il est malavisé de contester les croyances religieuses d'autrui, dit-il. Très bien, la roue est proscrite, je vous l'accorde. Mais alors, que pouvons-nous faire ? »

Rebo releva la tête pour poser sur lui ses yeux d'une déconcertante intelligence. Ce n'était pas un baron médiéval borné, comprit Falkayn. Sa civilisation était ancienne et une certaine sophistication caractérisait toutes les classes qui la composaient : les guerriers, les paysans, les artisans, les négociants et, bien entendu, les Consacrés, à la fois prêtres, scribes, poètes, artistes, ingénieurs et savants. Rebo Fils-de-Legnor était sans doute comparable à un samouraï de jadis, si tant est qu'on puisse faire des parallèles avec l'histoire humaine. Il avait tout de suite saisi le principe de la roue et...

« Comprenez-le, j'éprouve plus que de la bienveillance envers votre race, et il en va de même pour nombre d'entre nous, dit-il à voix basse. Quand le premier vaisseau est arrivé, il y a des années de cela, un éclair a illuminé la terre entière. Pour la plupart, nous espérions qu'il annonçait la fin de... de certaines restrictions fort irritantes. Le contact avec des étrangers civilisés allait introduire de nouvelles connaissances, de nouveaux pouvoirs, de nouveaux modes de vie dans ce royaume ou rien n'a changé pour le mieux depuis deux millénaires. Je souhaite sincèrement vous aider, car j'ai autant à y gagner que vous. »

Outre qu'il devait faire preuve de tact, Falkayn n'avait pas le cœur de lui dire que la Ligue polesotechnique n'avait aucun intérêt à commercer avec le Larsum, ni avec Ivanhoé dans son ensemble. On ne

trouvait rien ici qui ne soit disponible sur d'autres planètes, en plus perfectionné et en moins coûteux. La première expédition était à la recherche d'un monde où établir un dépôt pour les réparations d'urgence, et cette planète était la moins insalubre de la région stellaire. Une phase d'observation orbitale avait permis d'établir que le Larsum possédait la culture la plus avancée. Les astros avaient atterri, établi le contact, appris le langage et une partie des coutumes, puis ils avaient demandé la permission d'édifier un grand bâtiment où seuls les visiteurs de leur espèce seraient capables de pénétrer.

On accéda à leur requête un peu à contrecœur, non pas tant à cause des métaux qu'ils offraient en guise de paiement que parce que les Consacrés redoutaient des ennuis en cas de refus. Cela dit, ils exigèrent que l'édifice soit très éloigné de la capitale ; de toute évidence, ils voulaient minimiser le nombre de Larsans susceptibles d'être contaminés par des idées étrangères. Une fois qu'elle eut achevé son travail et affublé la planète d'un nom choisi au hasard, l'expédition était repartie. Les données recueillies, ainsi que les bandes éducatives *ad hoc*, avaient été transmises à tous les vaisseaux fréquentant la route des Pléiades. Tout le monde espérait qu'il ne serait jamais nécessaire d'utiliser ces informations. Mais la chance avait tourné pour le *Ça Boume*.

Falkayn se contenta de dire : « Je ne vois pas en quoi vous pourriez nous aider. Comment transporter cette chose sinon sur un chariot ?

– Ne pourrait-on la démonter, transporter les pièces une par une et la remonter dans votre vaisseau ? Je peux vous fournir des ouvriers.

– Non. » Merde ! Comment expliquer la conception d'un générateur thermonucléaire consolidé à quelqu'un qui n'a jamais vu de roue à aubes ? Impossible. « Exception faite d'accessoires secondaires, cet appareil ne peut pas être démonté, du moins avec les outils dont nous disposons.

– Etes-vous sûr qu'il est trop lourd pour être transporté sur patins ?

– Sur des routes comme les vôtres, oui, je le pense. Si on était en hiver, peut-être qu'un traîneau ferait l'affaire. Mais nous serons morts avant les premières neiges. Une péniche aussi nous conviendrait, mais il n'y a pas de cours d'eau navigable dans les parages et nous ne survivrions pas à la durée nécessaire pour creuser un canal. »

Pour la énième fois, Falkayn maudit les bâtisseurs du dépôt, qui n'avaient pas prévu de traîneau gravifique dans leur stock de matériel. D'un autre côté, on en trouvait au moins un à bord de chaque astronef. Qui aurait pu prévoir que celui du *Ça Boume* serait en panne ? ou que l'astronef soit dans l'incapacité de faire un petit saut jusqu'au bâtiment ? Et si quelqu'un avait envisagé ces cas de figure, il s'était dit qu'il serait toujours possible de bricoler un chariot ; les xénologues avaient noté

l'absence de roues mais n'avaient pas pensé à en demander la raison. Le dépôt contenait certes une grue portable, pour charger et décharger l'appareil nécessaire aux réparations de l'astronef. En fait, il était si bien approvisionné, ce dépôt, qu'on n'y trouvait pas la moindre trace de vivres, car tout équipage capable de ramper jusqu'à lui devrait pouvoir réparer sa patache en quelques jours.

« Et je crains que nul vaisseau de votre nation n'arrivera à temps pour vous sauver, dit Rebo.

– Non. Les... distances que nous parcourons lors de nos périples sont au-delà de la compréhension. Nous devons nous rendre sur un lointain monde-frontière... un pays, si vous préférez... pour y entamer des négociations relatives à des échanges commerciaux. Pour égarer la concurrence, nous sommes partis en secret. Nul habitant de notre destination n'a idée de notre venue et nos supérieurs n'attendent pas notre retour avant plusieurs mois. Le temps qu'ils s'inquiètent et lancent des recherches — et il leur faudra des semaines pour visiter tous les lieux où nous aurions pu nous rendre —, nos provisions de bouche seront épuisées depuis longtemps. Nous n'en avons chargé que le strict minimum, voyez-vous, afin d'avoir la place de stocker des objets précieux à des fins de... euh...

– De corruption. » Rebo émit un bruit rappelant le gloussement. « Oui. Eh bien, nous devons chercher autre chose. Je le répète : je suis prêt à tout faire pour vous aider. Si votre bâtiment a été édifié ici, plutôt que dans une autre marche, c'est parce que j'ai insisté ; pour la bonne raison que j'espérais voir un jour de nouveaux voyageurs comme vous. » Sa main se porta de nouveau sur sa hache. Falkayn avait déjà remarqué que la tête était fixée au manche par réchauffement. Il comprit enfin pourquoi : des rivets seraient sacrilèges. Rebo assura fermement sa prise et dit d'une voix rude :

« Je suis aussi pieux que quiconque, mais je ne peux croire que Dieu ait voulu que les Consacrés figent le Larsum dans une stase éternelle. Il fut jadis une ère de héros, lorsque Ourato unifia les Terres-hautes et les Terres-basses sous son règne. Une telle ère peut revenir, si l'emprise à nous imposée est rompue. »

Il parut se rendre compte qu'il en avait trop dit et se hâta d'ajouter : « Mais ne parlons pas de sujets aussi exaltés. Il importe avant tout de transporter ce manufacturier jusqu'à votre vaisseau abîmé. Si nous ne trouvons aucun moyen licite d'y parvenir, peut-être vos camarades en seront-ils capables. Aussi portez-leur ce message : le Gardien des Marches de Gilrigor ne peut les autoriser à construire un... un chariot, mais il demeure leur ami.

– Merci », marmonna Falkayn. Soudain, la pénombre de cette salle était étouffante. « Je ferais mieux de repartir demain.

– Déjà ? Le voyage a été rude pour venir ici, et notre conversation brève et malheureuse. Aesca est si loin qu'un jour ou deux de plus ne feront guère de différence. »

Falkayn secoua la tête. « Plus tôt je serai de retour et mieux cela vaudra. Nous n'avons pas beaucoup de temps à perdre, vous savez. »

2.

UN FASTIGA frais l'attendait dans la cour en forme de croix — un quadrupède légèrement plus massif qu'un cheval, pourvu de longues oreilles, d'un long museau et d'une épaisse fourrure, qui brayait comme un fou et dégageait une odeur de pinède. Une monture de rechange et un animal de bât lui étaient attachés. Le garde qui tenait les rênes de l'animal de tête portait un plastron de cuir durci, une résille aux lanières renforcées de clous sur sa crinière et une lance à large pointe passée dans son dos. Derrière lui, de petites gens s'affairaient sur les pavés : domestiques vêtus de shorts noir et jaune en guise de livrée, paysans aux habits frustes, une femelle sans crinière dans une ample tunique. Autour d'eux se dressaient les quatre bâtiments de pierre trapus qui protégeaient la maisonnée, reliés les uns aux autres par des murs d'enceinte où s'ouvraient les portes. À chaque coin de la place, une tour de guet dressait ses remparts vers le ciel d'un vert soutenu.

« Vous êtes certain de ne pas souhaiter une escorte ? demanda Rebo.

– Il n'y a aucun danger à chevaucher seul, n'est-ce pas ? répliqua Falkayn.

– *Grrm...* non, sans doute. Je veille à ce que la région soit bien patrouillée. Que Dieu vous accompagne, donc. »

Falkayn lui serra la main, car c'était aussi une coutume larsanne. Les trois longs doigts et le pouce du Gardien des Marches n'enveloppaient qu'avec peine une main d'homme. L'espace d'un instant, tous deux se dévisagèrent.

Les épais vêtements que portait Falkayn pour se protéger du froid dissimulaient sa minceur juvénile. Les cheveux en bataille, les yeux bleus, le visage rond, il était affublé d'un nez en trompette constellé de taches de rousseur qui lui causait une angoisse secrète. Le fils d'un baron d'Hermès aurait dû être fringant et élancé. Certes, il n'était qu'un fils cadet, qui plus est expulsé de l'académie militaire et technique du Duché. La raison en était vénielle, une simple farce pour laquelle il s'était fait pincer par malchance, mais son père avait décidé de l'envoyer chercher

fortune ailleurs. Aussi s'était-il rendu sur Terre, et Martin Schuster, de la Ligue polesotechnique, l'avait pris comme apprenti, mais au lieu de connaître la prestigieuse vie d'aventures que l'on prêtait aux marchands interstellaires, il n'avait eu droit qu'à un labeur acharné, tant physique qu'intellectuel. C'est avec un cri de joie qu'il avait entendu son maître lui ordonner de chevaucher jusqu'ici afin de trouver de l'aide auprès des indigènes. Quel dommage qu'il ne puisse pas rester plus longtemps !

« Merci pour tout », dit-il. Il enfourcha sa monture avec moins de souplesse qu'il ne l'aurait souhaité, handicapé par une pesanteur supérieure de quinze pour cent à celle de la Terre. Le garde lâcha la bride du fastiga et il se dirigea vers la porte est.

Un village se nichait sous les murailles du château, peuplé de cottages en poteaux carrés assemblés à queue d'aronde et coiffés d'une toiture végétale. Un peu plus loin, la Voie du Soleil descendait vers la lointaine vallée de Tramina. Comme route, elle ne valait pas grand-chose. La chaussée en terre battue était irrégulière, semée de touffes d'herbe et de pierres accumulées au fil des hivers par la fonte des neiges. À une certaine distance, cette piste serpentait autour d'un éperon rocheux et grimpait une côte accentuée.

Falkayn se tourna vers le sud. Sur une corniche, le dépôt luisait d'un éclat blanc, telle la porte du paradis devant Lucifer. Ce bâtiment excepté, le jeune homme était le seul signe d'une présence humaine. Les collines étaient recouvertes de buissons épineux et d'une herbe grise et drue, avec çà et là des troupeaux d'herbivores gardés par des cavaliers. Derrière lui, les monts Kasunian dressaient leurs pics blancs et acérés, formant un mur autour du monde. Le spectre d'une grosse lune flottait dans le ciel. Le soleil couleur d'ambre venait d'émerger de l'horizon vers lequel il chevauchait.

Un vent lugubre et rugissant lui fouetta le visage. Il frissonna. Il ne faisait pas très froid sur Ivanhoé, au printemps et à cette latitude ; la densité de l'atmosphère causait un effet de serre considérable. Mais la lumière sanglante le glaçait en permanence. Et le bruit des sabots du fastiga sur les pierres ajoutait une note de désolation.

Oubliant qu'il était Falkayn d'Hermès, prince-marchand, il sortit le transmetteur radio de sa poche et pressa le bouton. À des centaines de kilomètres de là, un interphone bourdonna. « Allô, dit-il d'une petite voix. Allô, *Ça Boume*. Y a quelqu'un ?

– *Sí*. » La voix de Romulo Pasqual, le mécanicien, sortit du boîtier. « C'est toi, Davy, *muchacho* ? »

Falkayn était si ravi d'avoir un peu de compagnie que, pour une fois, il laissa passer cette condescendance. « Oui. Comment ça se passe ?

– Rien de changé. Krish rumine dans son coin. Martin est retourné au temple. Selon lui, il est probablement inutile de chercher à lever cette prohibition de la roue dont tu nous as parlé hier soir. Moi ? » Falkayn vit en esprit son haussement d'épaules si latin. « Je me morfonds ici et je me demande comment on peut déplacer sans roues un générateur de deux tonnes. Un traîneau géant, *quizá* ?

– Non. J'y ai pensé, moi aussi, et j'en ai discuté avec Rebo, quand on a passé une bonne partie de la nuit à chercher des idées. L'état des routes ne le permet pas.

– Tu en es sûr ? Si on mobilise suffisamment de paysans et d'animaux de trait pour...

– Impossible. Même si Rebo lui-même réquisitionnait tous les hommes et toutes les bêtes à sa disposition — et rappelle-toi que c'est la saison des semailles, qu'on a affaire à une économie de subsistance et qu'il doit continuer à guetter une invasion barbare —, il ne pense pas que leur puissance combinée suffirait à tracter une telle charge sur les côtes les plus raides.

– Tu disais que quantité de *caballeros* en avaient soupé des prêtres. S'ils donnaient un coup de main, eux aussi...

– Il faudrait pas mal de temps pour arranger ça, trop de temps sans doute. En outre, Rebo estime que très peu d'entre eux seraient prêts à oser se rallier à lui pour nous aider. Peut-être qu'ils n'apprécient pas le carcan de la politique des Consacrés, alors que tout un monde s'offre à eux pour y dépenser leur énergie. Mais abstraction faite du respect dû à la religion, ils dépendent concrètement des Consacrés, qui leur fournissent quantité de services techniques et administratifs... et qui sont capables de dresser la plèbe contre les Gardiens des Marches si on en venait à un conflit ouvert entre les châteaux.

– Ah. Oui, Martin est à peu près du même avis. Nous aussi, on a pas mal gambergé la nuit dernière... Toutefois, Davy, si Rebo est enclin à nous aider en respectant la lettre de cette saleté de loi, on devrait pouvoir disposer de quelques dizaines d'indigènes et de deux ou trois cents fastigas. Je suis sûr qu'ils seraient capables de tracter un traîneau sur n'importe quelle route. Peut-être faudrait-il utiliser des treuils...

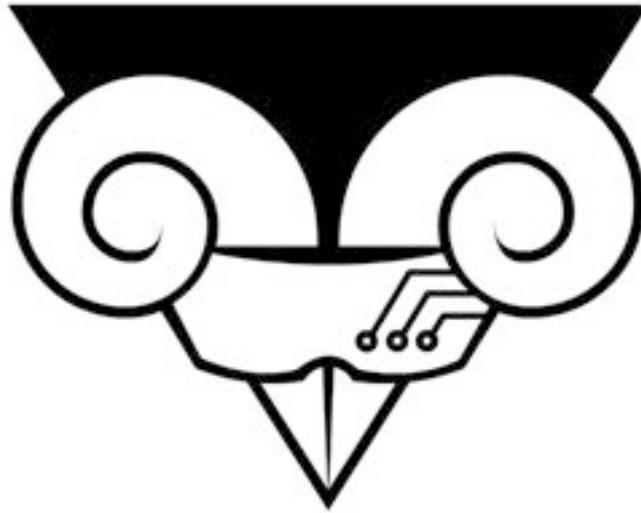
– La section du cylindre est un cercle, lui rappela-t-il.

– *Ay de mí*, c'est vrai. Eh bien, des leviers et des points d'appui, alors. Les Mayas ont érigé leurs pyramides sans connaître la roue. Transporter le générateur de Gilrigror à Aesca, ce n'est quand même pas une tâche insurmontable.

– Oh ! oui, on finirait par y arriver. Mais combien de temps ça nous prendrait ? Tu n'as pas vu la route en question. On serait morts depuis

Sources

- « Prélude : Note sur les leitmotive » (« Note on Leitmotif : Introduction to “The Three-Cornered Wheel” »), © 1966 by Poul Anderson.
- « La Roue triangulaire » (« The Three-Cornered Wheel »), © 1963 by Condé Nast Publications, Inc.
- « Interlude : Notes pour une définition de l'apparentement » (« Notes toward a Definition of Relatedness : Introduction to “A Sun Invisible” »), © 1966 by Poul Anderson.
- « Un soleil invisible » (« A Sun Invisible »), © 1966 by Condé Nast Publications, Inc.
- « Ésaü » (« Esau »), © 1970 by Condé Nast Publications, Inc.
- « Interlude : Un mot du Matelot » (« Introduction to “Hiding Place” »), © 1966 by Poul Anderson.
- « Cache-cache » (« Hiding Place »), © 1961 by Condé Nast Publications, Inc.
- « L’Ethnicité sans peine » (« How to Be Ethnic in One Easy Lesson »), © 1974 by Roger Elwood.
- « A Chronology of Technic Civilization », © 2008 by Sandra Miesel



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.